

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche. Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.
14 » six mois.
7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C^o, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFITTE, BULLIER et C^o, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX.

17 Août 1864.

LES ÉLECTIONS BELGES.

L'exagération ne vaut rien, en rien. On s'exagère la portée des élections qui viennent de s'accomplir en Belgique. Le journal la France explique ainsi la situation que le scrutin du 11 août a faite aux libéraux et aux catholiques.

« On semble croire qu'il s'agit de l'existence même de la liberté ou du catholicisme en Belgique. Non, le catholicisme n'a pas succombé parce qu'il est sorti du scrutin une majorité libérale, pas plus que la liberté n'eût péri si le résultat des élections avait été en faveur des catholiques.

« Les conservateurs et les libéraux ont gouverné tour à tour la Belgique, est-ce qu'ils ont mis en péril, soit le catholicisme, soit la liberté? Les catholiques n'ont pas quitté le pouvoir, lorsqu'ils l'exerçaient, non, parce qu'ils étaient catholiques, mais parce qu'ils avaient commis des fautes qui portaient atteinte à la confiance dont ils jouissaient comme parti politique; leur conduite et non leur religion était responsable de leur retraite. De même les libéraux, lorsqu'ils ont été évincés des affaires ne l'ont pas été parce qu'ils étaient libéraux, mais parce que les mesures prises par eux étaient impopulaires, et que leur capacité politique était en défaut.

« Voilà la vérité; mais considérés dans leurs éléments essentiels, aucun d'eux ne mérite l'épithète de rétrograde ou de révolutionnaire. »

La France en prend aisément son parti. Il s'agit de conduite et non d'épithète. Nous allons voir ce qui sortira des élections belges. Plutôt, malheureusement, l'irritation que la civilisation.

A. BAYVET.

Nous lisons dans la France :

Nous recevons par la voie de la Havane des nouvelles particulières de la Vera-Cruz, qui vont jusqu'au 9 juillet. A cette date, la situation au Mexique continuait à être très satisfaisante. L'Empereur Maximilien avait nommé plusieurs commissions composées des personnes les plus distinguées de tous les partis, pour étudier les différentes questions qui doivent

former la base des institutions nouvelles du pays.

Ces commissions travaillent sans relâche, et elles pourront, vers le mois de septembre ou d'octobre, soumettre le résultat de leurs travaux à l'Empereur, qui doit s'en inspirer pour rédiger la constitution mexicaine et les lois nécessaires à son application.

On pense que cette Constitution sera établie en janvier 1865, et qu'elle commencera vers le mois de mars à fonctionner, s'il ne survient pas d'événements extraordinaires, et si la guerre civile, comme tout porte à le croire, ne se ravive pas.

L'Empereur a pris le 25 juin une mesure qui a été accueillie avec enthousiasme. Il a promulgué un décret établissant qu'au cas où la mort viendrait à le surprendre, ou si une éventualité quelconque le mettait dans l'impossibilité de gouverner, l'impératrice Charlotte serait chargée de la régence de l'Empire.

Un grand nombre de personnes auraient voulu aller plus loin. Elles auraient désiré que, par exception et sans préjudice à l'avenir, l'archiduchesse Charlotte fût non-seulement régente, mais encore impératrice du Mexique au cas où l'Empereur viendrait à mourir sans enfants. Il est à peu près certain que ce parti sera adopté par les Chambres aussitôt leur réunion. L'impératrice est très populaire, très appréciée de tous les hommes intelligents, qui tous accepteraient volontiers le gouvernement d'une femme supérieure comme elle.

Les nouvelles de l'intérieur continuent à être excellentes. Les troupes fédérales se découragent, et leur nombre diminue chaque jour. Juárez, par suite de la croisière rigoureuse établie par l'escadre française sur le littoral du Pacifique, se trouve privé des secours qu'il recevait d'Amérique, et abandonné de ses principaux généraux. Il vit sur les populations qu'il dépouille et qu'il opprime.

L'état sanitaire des troupes est très bon. Une partie de l'effectif, formant un total d'environ 9,000 hommes, va rentrer en France à la fin du mois d'octobre prochain. Les régiments qui doivent être rapatriés ont été officiellement prévenus. Ces régiments seront remplacés dans leurs garnisons par la légion étrangère, qui est entièrement formée, et dont l'organisation paraît excellente.

Indépendamment des régiments et des bataillons de chasseurs à pied et des compagnies d'artillerie, du génie et du train qui vont quitter le Mexique, le général Bazaine a prévenu tous les chefs de corps que tous les militaires libérables au 31

décembre 1864, seront, par anticipation, renvoyés en France deux mois plus tôt et partiront avec le convoi du mois d'octobre. Cette décision a produit une très bonne impression dans l'armée.

L'Empereur Maximilien et l'impératrice Charlotte ont reçu des députations nombreuses venues de l'intérieur, et ils ont promis qu'au mois de janvier ils visiteraient les principales provinces de leur Empire. La durée de leur voyage sera de deux mois.

Les revenus des douanes ont encore augmenté pendant le mois de juin, et le commerce a repris une nouvelle activité. Voici un fait qui prouve la confiance qu'inspire le nouvel état de choses. Un grand nombre d'étrangers ont demandé au gouvernement des concessions de terre, offrant d'y introduire les cultures les plus précieuses et, par conséquent, d'y dépenser des sommes considérables; de plus, il s'est présenté plusieurs compagnies d'émigration dont les plans sont l'objet d'un examen sérieux.

Le paquebot le Tampico, qui est attendu le 15 août à Saint-Nazaire, devait prendre à son bord un certain nombre de jeunes Mexicains qui viennent faire leurs études en France. — (A. Renaud.)

On lit dans l'International :

« Une démonstration qui aurait pu avoir des suites fort graves a été faite, ces jours derniers, dans le district de Sandy-Row, près de Belfast. On savait d'avance que les orangistes se proposaient de célébrer à leur façon la pose de la première pierre du monument d'O'Connell.

« Vers six heures du soir, des groupes nombreux se formèrent dans les environs de Sandy-Row; alors on vit une procession, ou plutôt une bande armée de plusieurs milliers d'orangistes, parcourir la route qui conduit à la station du chemin de fer.

« En tête de cette foule désordonnée, il y avait un individu qui portait l'effigie d'O'Connell; un autre tenait à la main une croix de bois; à un moment donné, la foule cria: « Au feu! le parapluie, au feu l'effigie. » Ce qui fut dit fut fait, et le portrait d'O'Connell ne tarda pas à être la proie des flammes.

« Ou était arrivé à la station: on jeta l'image du grand patriote irlandais dans la cour du chemin de fer, où le cadre et la toile brûlèrent plus d'une heure. La confusion était à son comble; le train de Belfast arrivait à ce moment, la plupart des

voyageurs qui descendaient étaient venus de Dublin pour assister à la cérémonie dont nous parlons plus haut. Sans doute, les perturbateurs avaient imaginé cette plaisanterie stupide pour jouer une farce aux catholiques, et leur montrer que leur haine pour la papauté est toujours vivante. La police intervint pour empêcher les orangistes d'aller rejoindre une autre bande qui se tenait toute prête à en venir aux mains avec les co-religionnaires et les admirateurs d'O'Connell.

« Nous recevons la dépêche suivante en date de Dublin, vendredi :

« Une révolte sérieuse a eu lieu à Belfast. Depuis deux heures ce matin, on se sert de bâtons et d'armes à feu en quantité. Quelques personnes ont été grièvement blessées, et un homme est laissé pour mort.

« Il y a à croire que les désordres continueront cette nuit.

« Plusieurs maisons, entre autres un couvent de nonnes, ont été saccagées.

« Les ouvriers de fabrique prennent tous part à la révolte.

« On annonce l'intention des autorités de faire appel aux soldats. »

« Les troubles de Belfast, dit une lettre de Londres, ont pris des proportions extraordinaires, mais ils seront assurément réprimés bientôt. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que de pareilles démonstrations tendent à entretenir un état de guerre semi-civile dans le pays.

« Les catholiques ne paraissent pas être les plus à blâmer dans ces circonstances. La violence est toute du côté des protestants qui pensent que les catholiques ne devraient pratiquer leur religion qu'en secret et que le gouvernement accorde trop de latitude à leur culte. Aux yeux des gens sages et tolérants, le gouvernement ferait mieux de prévenir toute intervention dans les processions religieuses que d'interdire ces démonstrations.

On écrit de Londres :

« Le bruit court, mais il mérite confirmation, que le prince et la princesse de Galles se proposent de visiter Paris, à la fin de l'année, et que cette visite royale se fera avec un grand éclat.

« Les membres du parlement font, en ce moment, beaucoup de gracieusetés à leurs lecteurs, et, ce qu'il y a de curieux, c'est que presque partout les représentants libéraux s'empressent d'assurer leurs électeurs qu'ils sont décidés à appuyer un

bill de réforme. Si ce mouvement prend de consistance, il donnera naissance à une certaine agitation politique. En face de ces velléités de réforme des libéraux, les conservateurs auront certainement une majorité, mais ils ne pourront pas résister à la pression de l'opinion publique.

On écrit de Berlin :

« L'organe de M. de Bismark a annoncé que le gouvernement prussien avait demandé des explications à celui du Hanovre au sujet de l'occupation tardive du Lauenbourg, par quelques bataillons hanovriens, faisant partie du corps d'exécution fédérale dans le Holstein.

« La réponse du Hanovre est des plus étranges. Ce gouvernement déclare qu'il n'est point instruit des raisons qui ont amené le général de Hake à occuper le Lauenbourg et qu'il partage la surprise de M. de Bismark sur cette mesure, qu'il est même mécontent que le général de Hake ait choisi des troupes hanovriennes pour occuper le duché de Lauenbourg.

« Comme le commandant du corps d'exécution fédérale, le général de Hake, est Saxon, on croit savoir, ici, que c'est le baron de Beust qui a ordonné cette mesure qu'on regarde comme une provocation envers la Prusse, et cela d'autant plus que la Prusse et l'Autriche qui, par une décision fédérale, sont chargées de fournir la réserve du corps d'exécution n'en ont pas été instruites d'avance. C'est donc à Dresde que M. de Bismark devra aller chercher des éclaircissements.

« Le bruit court que pour donner à l'annexion du Lauenbourg à la Prusse un semblant de droit, le prince Guillaume de Hesse céderait à cette puissance ses prétentions à la succession dans ce duché.

« Ce n'est pas seulement la Prusse et l'Autriche, mais aussi le grand-duché de Bade qui prépare une proposition fédérale à l'effet de donner aux duchés de Sleswig et Holstein un gouvernement commun provisoire, en attendant que la question de succession soit résolue au sein de la Diète. Ici, on considère la proposition Badoise comme venant à l'appui de la proposition austro-prussienne, quoiqu'elles ne se rencontreront probablement pas en ce qui regarde la composition du gouvernement intérimaire.

« Personne ne croit, ici, que le duc d'Augustenbourg se soit engagé, comme on l'a prétendu, vis-à-vis du grand duc de Bade à ne pas entrer dans une alliance intime avec la Prusse. Le duc Frédéric est parfaitement libre de s'engager comme

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 17 AOUT 1864.

JACK HINTON

IMITÉ DE L'ANGLAIS DE CHARLES LEVER.

XVIII

(Suite.)

Elle descendit en courant le sentier escarpé; je la suivis, et en un instant nous atteignîmes le rivage, où le flot mouillait déjà le sable jusqu'à quelques pieds de la fontaine. Je vis alors une vieille femme occupée à asperger d'eau de la source une vareuse de matelot, en marmottant je ne sais quelles paroles. A notre approche, elle cacha cet objet sous un manteau en haillons, s'assit et nous attendit silencieusement.

« C'est Molly Ban! » dit Louise avec précipitation; et elle pâlit. « Je vous en prie, donnez lui quelque chose, si vous avez de la monnaie sur vous. »

Comme j'allais demander qui était cette femme, elle se leva lentement, à l'aide d'un bâton, et se dressa devant nous. Elle

était de fort petite taille: à peine quatre pieds de haut; mais elle avait la tête d'une grosseur énorme, et son noir visage de bohémienne était d'une laideur repoussante. Elle portait des vêtements en lambeaux, qui laissaient à nu ses pieds et ses jambes, un chapeau d'homme et un collier de coquillages. Au rebours des gens du pays, elle ne salua point et ne donna pas le moindre signe de respect.

« Est-ce pour m'espionner, miss Loo, que vous amenez votre amoureux à la fontaine? » demanda-t-elle d'une voix rauque qui trahissait une colère comprimée.

Le bras de Louise se cramponna au mien, et je la sentis trembler.

« Donnez-lui vite de l'argent, je la connais » me répéta-t-elle tout bas.

« Votre père veut-il encore m'envoyer en prison parce que le bétail est atteint d'une épidémie? reprit la vieille avec un éclat de rire farouche et discordant. Bientôt on aura à déplorer au château de sir Bellew de bien autres malheurs que celui-ci. »

Je tirai précipitamment ma bourse et je tendis à la mégère une poignée de monnaie d'argent. Elle la saisit avec avidité, l'emporta en poussant un nouvel éclat de rire sinistre, et ses yeux noirs lancèrent des flammes.

« Tiens! vous commencez donc à me connaître! Vous ne riez plus de Molly Ban, hein? non, ma foi, ni Mary Lafferty non plus, qui m'a fermé sa porte au nez. Ou sera son orgueil demain au soir, quand on lui rapportera le cadavre de son mari? Tenez, regardez. »

A ces mots elle entr'ouvrit son manteau et nous montra la vareuse qu'elle mouillait à notre arrivée.

« L'eau bleue deviendra son linceul cette nuit, toute calme qu'elle est à présent. »

« Ah! chère Molly, ne parlez pas ainsi. — Chère Molly, répéta la vieille avec une mordante ironie. A-t-on jamais entendu quelqu'un de votre race prendre ce ton-là avec moi? Venez-vous peut-être me demander des paroles magiques pour ce jeune homme? Voyez, le soleil vient de disparaître; encore une minute, et la mer aura monté, et il sera trop tard. Approchez. Là, à genoux! A genoux, vous dis-je; ou aimez-vous mieux ma malédiction? — Elle est folle, la malheureuse! murmurai-je à l'oreille de Louise; faites ce qu'elle veut. »

Pâle comme la mort et tremblante de tous ses membres, Louise fléchit le genou. La sorcière lui prit les mains dans ses doigts osseux et les trempa brutalement dans la source.

« Buvez, dit-elle, en me présentant une de ces mains charmantes, d'où s'échappait l'eau limpide. Puis, moitié chantant, moitié déclamant, elle recita ce couplet :

Par le soleil qui dans les flots s'éteint, Par cette mer dont la vague étincelle, Je jure, enfant, de te rester fidèle. Comme aujourd'hui te t'aimera demain, De loin, de près, heureux, dans la tristesse. Que saint Senan entende ma promesse!

A peine les derniers mots étaient-ils prononcés que Louise, évidemment trop glacée d'effroi pour avoir compris un seul mot de cette psalmodie, se leva, le visage couvert d'une rougeur brûlante et regarda Molly en face avec une expression de fierté et de colère.

« Prenez l'air orgueilleux tant qu'il vous

plaira, dit la sorcière; peu m'importe votre affection ou votre haine. Vous voilà suffisamment humiliée. Quant à vous, poursuivit-elle en me lançant un coup d'œil de dédaigneuse compassion, je vous souhaite beaucoup de plaisir avec votre belle amie. Qu'elle garde sa foi aussi fidèlement que sa mère, et vous aurez le cœur joyeux, et vous trouverez le bonheur au foyer domestique. »

A ces mots, le sang se retira des joues de Louise, une pâleur mortelle se répandit sur son visage, ses lèvres blanches et entr'ouvertes, ses mains convulsivement jointes et appuyées sur son cœur trahirent la plus affreuse torture. Elle tomba évanouie dans mes bras. Je lui aspergeai le front et les tempes, je l'appelai par son nom, je lui frottai les mains, je m'efforçai de toutes les manières de lui faire reprendre connaissance, mais vainement. Je me retournai pour demander l'aide de Molly; elle avait disparu. Je réitérai mes tentatives de ranimer miss Bellew, mais ce fut encore en vain. Elle était là, froide, raide, sans mouvement, comme un corps inanimé. Je criai au secours. Hélas! nous étions loin de toute habitation, et les seuls bruits qui frappèrent mon oreille furent le cri sauvage du pluvier et le sordid mugissement de la mer qui montait de plus en plus. L'épouvante me saisit. Le soleil avait disparu de l'horizon, le crépuscule nous enveloppait, la marée envahissait la source et le pied d'un rocher saillant qui nous séparait du sentier. Un faible son plaintif, pareil à un souffle lointain du vent, glissait sur l'eau, dont la surface se ridait de temps à autre avec l'aspect menaçant de la tempête. Les oiseaux de mer décrivaient des cercles dans leur vol et révélaient l'écho par leurs cris. Les va-

gues, en se brisant lourdement contre les rochers, produisaient dans mainte caverne, qui retentissait dans mainte caverne. Je jetai un dernier regard sur le sommet de la roche, déjà perdu dans l'obscurité de la nuit, un autre sur l'immensité de l'Océan désert. Il n'y avait pas de temps à perdre. Je pris Louise dans mes bras et je l'emportai.

Dans les premiers moments, je ne sentais pas mon fardeau. Mon cœur palpitait de fierté, et la pensée que je serrais sur mon sein ce que j'avais de plus cher au monde, doublait mes forces. Cependant la mer, qui d'abord n'avait mouillé que mes chevilles, m'arriva bientôt jusqu'aux genoux, mon pas devint incertain, le vertige me prit au milieu de l'eau sombre qui roulait autour de nous. Nous étions tout près de la roche saillante; je fis tous mes efforts pour la gravir, car notre salut était à ce prix; mais les vagues la battaient avec une violence extrême. Un grand cri poussé au-dessus de ma tête me fit lever les yeux, je vis des lumières décrire des zigzags dans l'obscurité. Mais, avant que je pusse répondre, une vague énorme s'enfla en mugissant, se dressa comme un mur, resta quelques secondes immobile et peur ainsi dire suspendue, puis fondit sur nous avec un bruit semblable au roulement de la foudre. Préparé d'avance à résister au choc, je présentais à cette masse d'eau mes épaules un peu courbées. Je tins ferme un moment, mais bientôt je me sentis soulevé et lancé sous la vague, la tête la première. Etourdi, je pressai plus étroitement mon précieux fardeau sur mon cœur et je tâchai de reprendre pied. Au moment où j'y parvins, j'étais environné d'un lac d'écume bouillonnante. Au-delà, tout était trouble et indécis; d'épaisses